

L'impression de débarquer en pays connu

Par Mama SOW, militant, enseignant-chercheur émérite en sciences de l'Éducation à l'INSEPS de Dakar, président des CEMEA Sénégal.

Mama Sow participe au réseau international depuis 2011, il est venu à Mayotte pour les deux séminaires de 2017 et 2019, il s'y est senti en famille ce qui lui permet d'alimenter les pratiques au Sénégal du point de vue pédagogique et de l'accueil. Enfant de la mer, né à Ouakam, village de pêcheurs qu'il a habité jusqu'à ses 6 ans, il n'a jamais quitté la mer. Pourtant, c'est Mayotte qui lui a permis de vivre une fabuleuse rencontre avec le milieu sous-marin, le corail et la nage avec les tortues. L'élément le plus riche de ses passages à Mayotte réside dans les échanges et partages de convictions philosophiques concernant l'Humain. Les valeurs sont communes et cela permet de tenir. Nous lui avons demandé sa perception du territoire, des jeunes, des contrastes avec le Sénégal. Il nous en livre ici des instantanés.

En arrivant à Mayotte, j'ai eu l'impression de débarquer en pays connu et ma rencontre avec les jeunes s'est effectuée tout naturellement. Des similitudes certes, mais aussi des contrastes remarquables entre ces deux pays fortement islamisés, où la structure familiale épouse le système patriarcal avec la pratique de la polygamie. Il faut aussi noter l'étroite cohabitation de deux modèles éducatifs : école coranique et école occidentale. Une population très jeune dont la frange la plus importante vit dans la précarité, aspire à s'affranchir de la tutelle des adultes et s'interroge sur son devenir. À Mayotte, l'insularité semble ajouter au sentiment d'isolement des jeunes et à la difficulté de réaliser le rêve d'évasion pour devenir autonome, grandir. Le Sénégal n'est pourtant pas une île, mais les jeunes, comme ceux de Mayotte, sont obnubilés par le « voyage », par cet « ailleurs » qui paraît inaccessible et en même temps synonyme de réalisation de soi.

La relation aux adultes diffère

Au Sénégal, la figure maternelle constitue chez les jeunes, le moteur de l'utilité sociale qui signifie « tekki »* en wolof ; expression qui prend le sens d'un sentiment de redevabilité, d'un devoir, d'une dette à payer et qui se construit tout au long du processus de socialisation de l'enfant. Cette quête d'utilité sociale devient obsessionnelle chez les jeunes des banlieues, dont les familles vivent pour la plupart sous le seuil de pauvreté, au point de développer de la résilience face à l'adversité ; des jeunes en proie à la déscolarisation, aux conduites à risque. Et les parents, plus particulièrement les mères, témoignent une grande solidarité à leurs enfants dans cette quête du « tekki » ; au point qu'elles n'hésitent pas à vendre le peu de biens qu'elles ont pour aider un fils à tenter l'aventure du « voyage » clandestin. À Mayotte je n'ai pas perçu de références à la mère dans l'expression des jeunes, ni en termes d'attachement ni en termes conflictuels. Et bien plus qu'au Sénégal, c'est la persistance des rapports de domination des adultes qui a le plus retenu mon attention : « Nous ne réalisons pas nos rêves, mais ceux de nos parents. C'est ce qu'ils veulent » disent-ils. Les rapports entre adultes et jeunes m'ont semblé plus empreints de conflictualité et la quête de réussite « pour soi » plus marquée. Cependant on perçoit dans l'expression des jeunes des deux pays la même soif de liberté, d'autonomie et la même envie de grandir.

Comment imaginer un avenir sans école ?

Mal à l'aise, j'ai conservé un souvenir poignant de ces nombreux enfants non scolarisés dans les quartiers de Mayotte et chez qui se dresse déjà le spectre d'un avenir sans école. À la fin de la séance d'animation à laquelle nous assistions sous un arbre, près du mur jouxtant l'école de la Poste à Kaweni, la parole fut donnée aux enfants. Deux d'entre eux (un garçon et une fille) s'adressèrent tour à tour à nous, le regard tourné vers Joëlle (Bordet) en suppliant de les aider à « aller à l'école ». La scolarité est un enjeu important chez les enfants de cet âge. Que peuvent attendre ces mêmes privés du droit le plus élémentaire qu'est l'Éducation ? Dans un territoire français de surcroît ! À la Vigie, j'ai été aussi troublé de constater que les séances d'animation étaient organisées dans de minuscules espaces en pente, sous le regard des mamans. Séances dirigées par de jeunes animateurs volontaires, fréquentant le PAEJ, en situation précaire mais engagés disaient-ils pour « rendre service, proposer des activités aux enfants, se rendre utiles » malgré les risques encourus. La force de conviction qu'ils dégageaient, la foi inébranlable en l'avenir qu'ils exprimaient dans nos échanges m'avaient fait du bien. Malgré les contraintes et le poids des urgences, l'équipe CEMEA reste soudée et fait montre de cohérence dans sa démarche. La mise en œuvre d'une dynamique réflexive collective entre les différents acteurs et l'amélioration en permanence des conditions d'écoute et d'accueil des jeunes constituent, à l'évidence, un gage de réussite de ce projet éducatif.

Au Sénégal, la vie est difficile dans les quartiers populaires ; ces véritables terrains d'expérimentation initient les jeunes à la prise de responsabilité, les mobilisent quotidiennement pour mener des actions de salubrité, d'hygiène publique, de sensibilisation, de prévention ou même de lutte contre l'insécurité. En l'absence de subvention du ministère de la Jeunesse (moins de 800 € en deux ans), les CEMEA Sénégal s'activent grâce aux cotisations des membres, à quelques activités lucratives d'animation et de formation, à de rares subventions de partenaires mais, surtout, à l'engagement et à la disponibilité constante de ces jeunes, tous bénévoles prêts à assurer la relève. Nous prévoyons de restructurer l'association en validant les « cellules d'arrondissement », structures de proximité qui ont été créées (improvisées) à la demande des militants, pour mieux répondre aux préoccupations locales. De ce point de vue, la démarche du PAEJ me semble intéressante à rapporter, aussi bien en termes d'accueil que de formation pratique.

Le réseau international "Jeunes et périphéries" institué est structurant aussi bien pour les chercheurs et éducateurs que pour la composante "Jeunes". Suite au séminaire d'Yvetot par exemple, des relations se sont instaurées entre les jeunes et se prolongent encore par l'entremise des réseaux sociaux.

Des ateliers qui mettent en lumière des situations vécues

Concernant les ateliers que j'ai eu l'occasion d'animer et auxquels j'ai participé, de riches enseignements ont été tirés. L'atelier Fil rouge dans l'axe «responsabilité, solidarité, leadership», a permis d'expliciter, de faire découvrir aux jeunes certaines facettes de leur personnalité, de mieux appréhender certaines réalités dans les comportements, de prendre conscience des conflits qu'ils vivaient, pour continuer à se construire. Il est intéressant de pointer la situation ambiguë vécue par certains jeunes fréquentant le PAEJ. Telle l'attitude de ce leader assis entre deux chaises, celle du PAEJ et celle de la Bande (dont il cautionne les virées mais n'y participe pas tout en étant assidu aux séances du PAEJ). Ce qui illustre bien ce conflit intérieur dont les jeunes font l'objet, « je suis d'accord avec les vols et agressions perpétrés par mes copains pour ne pas me couper du groupe et en être exclu, mais je n'y participe pas ». Est-ce à dire qu'il ne s'autorise pas/plus à "passer à l'acte"? Ce vécu quotidien dans la précarité, dans une lutte constante pour la survie et de surcroît dans un contexte d'insularité et de répression, impose aux jeunes de se construire dans la résilience ! Et le risque est grand de voir annihilés les efforts de projection vers un avenir social structurant.

L'activité une vraie opportunité

Le repas partagé a été, un intense moment de convivialité autour de la nourriture !

En proposant de confectionner un plat de mon pays, je saisissais une opportunité de faire connaissance d'une autre façon, de rencontrer les jeunes dans un autre espace-temps qui s'étend de la préparation à la dégustation. J'étais à la fois hôte et convive. Moments symboliques de partages et d'échanges autour de la nourriture, cet instant a fait

partie des meilleurs que j'ai vécus dans l'île.

J'ai aussi gardé le souvenir de senteurs nouvelles, d'autres goûts du monde, mais aussi des personnes qui les ont confectionnés.

Avec Mazéna, animatrice, nous avons co-animé le jeu « Un pas en avant ». Cela a été pour moi une expérience nouvelle. Elle permet de sensibiliser des jeunes sur les inégalités ou les différences, l'autonomie ou l'accès à une situation sociale meilleure. Les jeunes ont été interpellés à partir d'un statut donné (jeune diplômé, jeune chargé de famille, jeune en situation administrative compliquée, ...) par des questions qui les amenaient à avancer d'un pas ou à reculer. Le point de départ étant le même pour tous. A la fin, il y a beaucoup d'écarts dans la salle entre les uns et les autres. Le débriefing a permis de réagir en résonance et de faire prendre conscience des écarts existant dans la société. Cette activité sera adaptée et reprise au Sénégal. Elle permet des mises en situation de sensibilisation des jeunes qui ouvrent sur une réflexion du rapport à soi et aux autres dans différents contextes.

Si j'ai un regret à exprimer, c'est celui de ne pas être resté plus longtemps à Mayotte pour m'impliquer dans le suivi de certains projets avec les jeunes. J'ai par exemple apprécié l'atelier participatif « Formation-action » concernant la mise en place d'un tournoi amical de football en vue d'endiguer les violences entre villages. Mais n'y avait-il peut-être pas assez de ressources pour accompagner les jeunes qui ont buté sur des difficultés de négociation d'élaboration du règlement, d'adaptation des règles d'arbitrage et de mise en place de l'organisation ? L'idée d'un travail sur la généalogie de la violence ayant été lancée, il serait intéressant d'accompagner les jeunes dans la réalisation de ce projet en gestation.

Les deux séjours à Mayotte riches d'enseignement et d'émotions ; nous incitent à affirmer notre position de témoin-interprète dans l'accompagnement des jeunes pour qu'ils puissent « assumer les déséquilibres, trouver une autorité légitime » (J. Bordet) et se construire dans l'adversité et au quotidien.

Un grand merci aux amis "passeurs" des CEMEA Mayotte et du réseau «Jeunes et périphéries».

** Dans la société sénégalaise dont les structures relèvent du matriarcat, la réussite des enfants ou leur échec dans la vie relèvent plus de la mère que du père, d'où l'adage : « c'est le labeur de la mère qui fait la réussite de ses enfants ».*

